

## Thoreau le cheminant

Jean Provencher

Numéro 9, printemps-été 1983

Les écrivains de la Nouvelle-Angleterre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21270ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Provencher, J. (1983). Thoreau le cheminant. *Nuit blanche*, (9), 45-47.

américaine traditionnellement agitée par ses fantasmes de la famille, par la crainte (le désir) d'auto-destruction, de parricide, d'infanticide (déjà en 1798, dans *Wieland*, Charles Brockden Brown fait le récit d'un massacre familial, lointaine préfiguration du *Shining* de S. King). Que sur ces intérieurs crépusculaires aux murs remplis de portraits d'ancêtres pieux, les lourdes portes se referment à jamais et que le présent trop laïc vienne s'y casser les dents.

C'est un peu à tout cela que je penserai quand je retournerai à Salem flâner au Burying Point, aux jardins de l'église St. Peter's et au Derby Waterfront. Je laisserai venir les ombres. Et peut-être que si je m'égarer du côté de l'usine de Parker Bros, ce sera à l'heure où tombe la nuit, comme à mon premier voyage. À l'heure où Parker s'estompe dans le crachin et que l'Amérique cesse d'être une table de Monopoly. ■

Gilles Pellerin

## Bibliographie

*Nathaniel Hawthorne*

*Contes*, Aubier Flammarion, coll. bilingue, 1968.

*L'enterrement de Roger Malvin et autres contes étranges*, Flammarion, coll. Âge d'or, 1977.

*La fille de Rappacini*, Flammarion, coll. Âge d'or.

*La lettre écarlate*, Folio n° 916, 1977.

*La maison aux sept pignons*, Gallimard, coll. Du monde entier, 1945.

*Valjoie*, Gallimard, coll. Du monde entier, 1952.

*Howard Phillips Lovecraft*

*L'Affaire Charles Dexter Ward*, J'ai lu, 1972.

*Démons et merveilles*, 10/18, 1963.

*Épouvante et surnaturel en littérature*, 10/18, 1971.

*La couleur tombée du ciel*, Denoël, coll. Présence du futur, 1974.

*Dans l'abîme du temps*, Denoël, coll. Présence du futur, 1954.

*Lettres 1, 1914-1926*, Christian Bourgois éditeur, 1978.

*Edgar Allan Poe*

Les ouvrages d'Edgar Allan Poe ont fait l'objet de nombreuses rééditions et existent pour la plupart en livre de poche et en version bilingue.

# Thoreau le cheminant

**D**ans cette brochette d'écrivains de la Nouvelle-Angleterre, il y a aussi Henry David Thoreau. Comment le présenter à la fois sans l'aduler et sans choquer celles et ceux qui, comme moi, y reviennent souvent? Celui pour qui la vie d'un écrivain est aussi importante que son oeuvre, et partie de cette oeuvre même, naît, vit et meurt de 1817 à 1862. Plus précisément à Concord, Massachusetts, et dans les environs. Il voyagera bien peu. C'est une période de grand changement, dans son pays comme partout ailleurs en Occident. Bientôt la vie ne sera plus conçue qu'en termes de production et de consommation.

Henry n'en veut rien savoir; il désire plus. Plutôt que de s'assoupir dans la routine et l'habitude comme la majorité des humains, il veut aller au bout de la bête raisonnable qu'il est et jouir tout à fait de l'instant qui passe. «Par n'importe quel temps, dit-il, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, j'ai fait tous les efforts pour donner toute sa valeur au moment présent, pour le marquer d'une encoche sur mon bâton, pour m'arrêter debout au point de rencontre de deux éternités.

Aucune méthode, aucune discipline, ajoute-t-il, ne peut remplacer la nécessité d'être toujours en éveil. Il n'y a jamais qu'une seule occasion de chaque sorte.»

Et il va ainsi, fort de cette conviction. La plupart du temps seul. «Comme on est seul pour vivre! s'exclame-t-il. Nous habitons le rivage et il n'y a personne entre la mer et nous. Les hommes

**La maison de naissance de Thoreau, à Concord.**





H.D. Thoreau, 1856 Daguerrotypage de B.D. Maxham

sont mes joyeux camarades, mes compagnons de pèlerinage qui charment le chemin, mais qui m'abandonneront au premier tournant de la route, car il y a une route sur laquelle personne n'ira aussi loin que moi. Chacun de nous marche à l'avant-garde. C'est là le côté sans défense de chaque homme.»

Où qu'il soit, au village ou en forêt, il vit seul. On le dirait en retrait. Des commentateurs lui feront même reproche de vivre comme un reclus, de se montrer misanthrope. Il est vrai qu'il demeure réservé et prudent avec ses congénères, mais il aime bien aussi s'attarder à bavarder avec les gens simples, les pêcheurs et les chasseurs, par exemple. Il affectionne particulièrement la compagnie du bûcheron Alec Thérien, originaire de Nicolet. «Il m'intéressait parce qu'il était très calme, très solitaire, et pourtant très joyeux. Un puits de bonne humeur et de contentement débordait de son regard. Sa gaieté était sans mélange.» Toutefois, si bonne la présence de Thérien était-elle, Thoreau se

*«Je, soussigné, Henry Thoreau, ne souhaite être considéré comme membre d'aucune société à laquelle je ne me suis pas inscrit. Qu'on se le dise!»*

*«Pourquoi accumuler des biens? Pour les perdre tout de suite? Il faut plutôt louer ou occuper une terre quelconque, ne préparer qu'une modeste récolte et la consommer aussitôt. Il faut vivre en soi, ne dépendre que de soi, être toujours prêt à lever le camp et ne pas s'encombrer.»*

*«La vie d'un homme devrait être une marche solennelle au son d'une musique exquise, mais secrète.»*

méfie de relations trop fréquentes qui en viennent à épuiser rapidement la richesse, le capital, que deux êtes peuvent représenter l'un pour l'autre. «Bien souvent, note-t-il, la compagnie ne vaut pas grand' chose. Nous nous rencontrons à intervalles très rapprochés sans avoir eu le temps d'acquérir aucune valeur nouvelle les uns pour les autres.»

Henry se dit mystique, transcendantaliste et philosophe de la nature. Mystique, car il veut constamment cultiver la conscience. «Je ne connais rien d'aussi encourageant que cette indéniable capacité chez l'homme d'élever sa vie par un effort conscient. Transformer la qualité du jour, c'est là le plus noble des arts. Chaque homme a pour tâche de rendre sa vie, jusqu'au moindre détail, digne d'être contemplée par ses heures les plus élevées, les plus critiques.» Transcendantaliste, car il appartient intellectuellement à un mouvement néo-anglais de l'époque formé de «chercheurs extravagants en quête d'un nouvel espace de vie et d'un langage pour l'articuler» (Kenneth White).

Philosophe de la nature, il cherche avec elle un raccord constant à chacun des niveaux, sensuel et réflexif. Il désire tout autant la jouir (Orient) que la nommer (Occident). Il en vient même à affirmer que la Nature n'est rien, si ce n'est qu'elle fait s'exprimer l'homme et qu'elle le reflète. Et il écrit, puis écrit... la moindre sensation, le moindre mouvement. Il parle des fleurs, des animaux, des saisons. élargit sans cesse ses enquêtes, s'attache aux odeurs, aux couleurs. Depuis l'âge de 20 ans jusqu'à sa mort, à 45 ans, Henry consigne dans son *Journal* tous les détails de son questionnement, de sa quête. À la fin, cela consiste en 39 cahiers, totalisant à peu près deux millions de mots. Les pages écrites de 1845 à 1847, soit celles correspondant à son séjour en plein bois le long de l'étang de Walden, seront extraites de cette suite par Thoreau lui-même, puis retravaillées, pour en venir à former

son livre le plus connu, *Walden ou La vie dans les bois*. L'oeuvre tient tantôt du traité de sciences naturelles, tantôt de ce qui serait le journal de bord d'un pilote aux commandes de son corps.

Il n'existe pas d'édition française des oeuvres complètes de Thoreau. Des extraits de son journal ont été publiés en 1967, *Un philosophe dans les bois*, chez Seghers, et en 1981, *Journal*, chez Les Presses d'Aujourd'hui. L'édition de 1981, moins volumineuse, contient cependant une éclairante présentation de Thoreau lui-même par l'écrivain Kenneth White. La plus récente édition de *Walden* est celle des éditions Aubier Montaigne, dans la collection bilingue des classiques étrangers, parue d'abord en 1967 et réimprimée en 1978. Si l'introduction fouillée de Germaine Landré-Augier vaut à elle seule le prix de l'ouvrage, les notes explicatives déçoivent à l'occasion. Elles auraient gagnées à être relues par un Nord-Américain pour éviter quelques erreurs touchant la faune et la flore.

Par ailleurs, depuis les années soixante en particulier, Thoreau s'est beaucoup fait connaître avec une autre de ses oeuvres, *La désobéissance civile*. En 1846, Henry est arrêté par le policier, gardien de prison et perceuteur du village, Sam Staples. Il refuse de payer l'impôt depuis quatre ans maintenant. Par principe. Pour se dissocier du gouvernement du Massachusetts qui participe à la guerre du Mexique et cautionne l'esclavage des Noirs. Emprisonné, il passe une nuit derrière les barreaux (et non plusieurs mois ou plusieurs années, comme souvent beaucoup le croient). À son réveil, il apprend que quelqu'un, probablement sa tante Maria, est venu payer la somme nécessaire à sa libération. Dix-huit mois plus tard, le 16 janvier 1848, il a l'occasion de s'expliquer en public, lors d'une conférence au Lyceum de son village. Le titre: «La relation de l'individu à l'État». Thoreau réclame la primauté de l'individu sur l'État, affirmant que ce dernier ne peut avoir sur sa personne et ses biens aucun droit, sinon celui qu'il lui concède. Paru en 1866 dans un recueil d'oeuvres posthumes sous le titre *On the Duty of Civil Disobedience*, le texte de cette conférence deviendra l'oeuvre de chevet tout autant d'objecteurs de consciences, de «révolutionnaires» que de «drop-out».

Sylvie Chaput et Marc Chabot viennent tout juste de publier une nouvelle version de *La désobéissance civile*. Chez L'Hexagone/Minerve, dans une petite collection fort bien pensée, Balises. Imaginez, c'est moins cher qu'un Que sais-je?. Le texte de la conférence de Thoreau est suivi de la traduction du chapitre VI de *Walden*, celui portant précisément sur le bûcheron Alec Thérien, intitulé «Visiteurs». Et tout cela est précédé d'une introduction, suivi d'une postface, d'une chronologie et d'une bibliographie. Les auteurs se sont même rendus en Nouvelle-Angleterre chercher des images inédites qui illustrent l'ouvrage. Le tout se présente comme un petit vade-mecum sur Thoreau. Je



Concord, la rue principale. Thoreau habita la maison du fond de 1823 à 1826

retiens en particulier la finesse de la traduction, en français québécois, signe d'un grand respect pour l'auteur. C'est en ce moment le cadeau le moins cher qu'on connaisse sur Thoreau.

Avant de vous laisser vous perdre dans les écrits du grand-père Thoreau, il me faut vous livrer quelques explications d'usage. Ainsi la fréquence du «Je» tout au long de ses pages peut agacer le lecteur non averti. Il est indéniable que Thoreau a beaucoup d'orgueil, qu'il porte un Ego géant. Mais, selon lui, tout part de chacun des individus. Nous ne pouvons être que des témoins, des «épiphanies», les uns pour les autres. Son Ego occupe donc beaucoup de place, mais c'est ce dernier qui le pousse à agir. C'est son moteur. Plus il est puissant, plus l'exigence est grande. Thoreau veut faire de sa vie un poème. Il est le matériau premier de son existence. Il croit qu'il y a du divin en nous qui n'est presque jamais employé, révélé. Il dit que nous serions faits pour le plaisir plutôt que pour le travail. Attention aussi à ces lignes franchement moralisatrices dispersées çà et là. Ainsi le chapitre XI de *Walden*, intitulé «Règles de l'éthique», verse dans un manichéisme (opposition pureté-sensualité, christianisme-paganisme) qui est d'un autre temps que le nôtre. Comme quoi il est fort difficile de tenir un langage, un appel au dépassement, qui sera de tout temps, hors de toute culture, une sorte de mot éternel. ■

Jean Provencher



## Bibliographie

**Journal, 1837-1861**, présenté par Kenneth White, Les Presses d'Aujourd'hui, 1981, 219 p.

**Walden ou la vie dans les bois**, présenté par Germaine Landré-Augier, Aubier Montaigne, 1978, 573 p.

**La désobéissance civile**, présenté par Sylvie Chaput et Marc Chabot, L'Hexagone\*Minerve, 1982, 138 p.